

POUR UNE LECTURE REVUE ET CORRIGEE DE L'HOMOSEXUALITE DANS LA PENSEE DOXIQUE AFRICAINE : Impacts, dérapages et risques.

Par : Charles Gueboguo, sociologue. Doctorant à l'Université de Yaoundé I.

e_mail : gue_charles@yahoo.fr

Communication présentée à l'Université Catholique d'Afrique Centrale, campus de Nkolbisson, dans le cadre des activités de l'APDHAC-ACTION (branche estudiantine de l'Association pour la Promotion des Droits de l'Homme en Afrique Centrale), le mercredi 18 janvier 2006.

Résumé :

Du point de vue de la théorie constructiviste qui sert ici de cadre de référence, le comportement sexuel est perçu comme étant nécessairement labile et fluide, au gré de l'histoire de chaque individu et des cultures (Dorais, 1994). Dans cette perspective elle s'inscrit en faux contre la vision essentialiste et déterministe d'inspiration biomédicale qui ne perçoit le comportement homosexuel que pour « normaliser » et couvrir d'un vernis de supériorité morale l'hétérosexualité. Tout se passe dans le discours homophobe africain comme si l'enfer c'est les homosexuels et que le seul fait d'être hétérosexuel est une garantie de probité morale. Dans cette logique doxique généralisée au Cameroun, l'on postule très vite, un peu trop vite que les compétences et les incompétences des individus sont essentiellement fonction de leur comportement sexuel et partant, que si tout va mal dans la société cela est imputable à l'invasion homosexuelle. De tels discours entretenus, quand on sait ce que parler veut dire, ne peuvent qu'être à l'origine de nombreux dérapages symboliques et physiques sur le plan humain et social. Le constructivisme se refuse de participer à la marginalisation et à la stigmatisation de l'homosexualité et questionnera l'homophobie pour que l'homosexualité dans les représentations s'inscrive pour ce qu'elle est : une orientation sexuelle parmi tant d'autres dans le champ des sexualités humaines, et non plus seulement ce que l'on s'imagine qu'elle serait.

Mots clés : Homophobie ; Homosexualité ; Hétérosexualité ; Représentations ; Afrique.

Introduction

Au Cameroun l'année 2005 a été caractérisée par des événements qui se sont télescopés dans le temps et dans l'espace. La charge hautement homosexuelle, ou alors pensée comme telle dans les imaginaires doxiques, de certains de ces événements a contribué à drainer un imbroglio opaque, un déchaînement des passions dans les discours du sens commun, au point qu'on a pu observer des dérives. La préoccupation centrale de cette réflexion va résider dans le questionnement des attitudes homophobes des gens, enfin d'en ressortir les risques et les dérapages pour une société comme la nôtre qui se veut se modernisant, se globalisant, mais aussi en termes des libertés et des droits de la personne. Autrement dit, qu'elles sont les matrices explicatives de l'homophobie au Cameroun au-delà du mythe du tabou de l'homosexualité, et quel peut être l'impact d'une attitude qui se veut aussi généralisée ? La réponse à cette interrogation va se faire à partir des données nous

permettant de postuler pour l'hypothèse de la peur au service de l'ignorance face à ce qui semble différent, étrange et étranger et qui constitue une menace, savoir l'homosexualité.

Méthodologie

Les données qui sont fournies proviennent des observations à partir de plusieurs enquêtes de terrain dans les villes de Douala et de Yaoundé au Cameroun qui toutes ont porté et qui continuent de porter sur la question homosexuelle. Le travail de collectes des données, qui a commencé dès 1998 et qui ne s'est pas encore interrompu, associe à la fois des entretiens semi-directifs sur la base des guides d'entretien ; des entretiens spontanés avec des personnes ressources ; la soumission des répondants qui veulent bien se prêter au jeu de l'enquête à un questionnaire dont les résultats sont présentés sous la forme d'un ouvrage (voir : Gueboguo, 2006a) et enfin dans une perspective beaucoup plus ethnosociologique (Bertaux, 1997), le recueil des récits de vie des acteurs qui s'identifient comme homosexuels. La participation observante dans les milieux gays au Cameroun, mais aussi l'observation dans les documents parlant de la réalité homosexuelle nous ont fourni jusque-là quantité d'informations nous ayant permis à partir d'une interprétation, de commencer à comprendre un pan important de la réalité homosexuelle au Cameroun et son côté pile qui est la réalité homophobe. L'entreprise méthodologique qui est la nôtre est une « socio-analyse » (Bourdieu, 1980 : 40) ayant pour cadre de référence la théorie constructiviste.

Toutefois nous sommes conscient du fait que la socio-analyse, surtout quand elle touche une réalité aussi marginale et minorée que l'homosexualité, peut parfois « *tourner au socio-drame* » (Idem : 10), chaque fois que le chercheur essaie :

« Sans provocation, mais aussi sans concession (de dire), l'aspect de la vérité qui est pour lui le plus difficile à admettre, c'est-à-dire ce que l'on croit être sa vérité, en se servant de la connaissance que l'on croit avoir de ses attentes non pour le flatter, et le manipuler, mais pour « faire passer » (...), ce qu'il (l'auditoire) aura le plus de mal à accepter, à avaler, c'est-à-dire ce qui touche à ses investissements les plus profonds » (Idem : 9-10).

C'est dire autrement que tout regard, même scientifique, sur l'homosexualité pose problème (Pollak, 1982 : 56). Tout discours compréhensif qu'on pourra apporter pourrait être vu et interprété comme nécessairement idéologique. Toutefois c'est oublier que n'être pas homophobe, même si l'on évolue dans une société qui prône à son corps défendant l'homophobie, ne signifie pas que l'on fait la promotion de l'homosexualité. Quand bien même cette promotion serait faite par le chercheur, ce serait systématiquement dans le but

d'une déstigmatisation. Déstigmatisation qui ne saurait se vouloir en opposition à l'hétérosexualité car, « *il n'existe pas d'un côté un système d'explication pour l'homosexualité et d'un autre côté un système d'explication pour l'hétérosexualité* » (Dorais, 1994 : 32). Pour le constructivisme, l'un n'est pas l'opposé de l'autre ou encore l'un n'est pas au-dessus de l'autre, mais toutes ces deux orientations, hétérosexualité et homosexualité, sont les pôles d'un même continuum inscrit dans l'univers de la sexualité humaine qui se veut plurielle, si l'on s'en tient à l'échelle de classification de Kinsey (1948).

Présentation de quelques faits homophobiques marquants au Cameroun en 2005

Au mois de juin 2005, un groupe de onze (11) jeunes personnes de sexe masculin a été abusivement mis sous arrêt dans un quartier de Yaoundé. Motif : homosexualité. A ce propos un de nos enquêtés, Michael¹ homosexuel de vingt cinq (25) ans, nous a signalé quelques mois après cette incarcération « **qu'ils ont été arrêtés alors qu'ils ne se touchaient pas, ils ne s'embrassaient pas, ils ne faisaient que prendre un pot entre amis.** » Vraisemblablement, ces jeunes garçons ont été victimes d'un « **délit de faciès** », comme nous le rappelait encore en décembre 2005, au cours d'un entretien, Me Alice Nkom qui est leur avocate. Cela est d'autant plus difficile à admettre que le Cameroun, dans son article 347 bis, ordonnance No 72/16 du 28 septembre 1972, du code de loi pénale fort mal intitulé « homosexualité », ne condamne pas l'homosexualité, mais « *toute personne qui a des rapports sexuels avec une personne de son sexe.* » Autrement dit, c'est la pratique homosexuelle, que nous appelons encore l'activité (Gueboguo, Ibidem), confondue abusivement à l'homosexualité qui est réprimée. Tandis que l'homosexualité est cernée et définie non pas à partir du sexe, mais à partir de l'identité, c'est-à-dire la reconnaissance par l'individu de sa spécificité d'homme ou de femme à laquelle il associera une identité particulière sur la base explicite ou non de l'attirance et de la préférence pour les personnes de même sexe : c'est l'identité homosexuelle.

Autre fait marquant à Yaoundé toujours, un jeune homme de seize (16) ans, ressortissant du Burundi, a été égorgé par son camarade de classe du même âge en pleine salle de classe, le 05 décembre 2005. La scène s'est déroulée dans un établissement privé américain. Le motif, d'après le sens commun qui a vite récupéré la situation, est que le jeune meurtrier dit en avoir eu marre des harcèlements sexuels de celui qui aujourd'hui est la

¹ Il s'agit d'un prénom d'emprunt afin de préserver l'anonymat de nos répondants comme nous le leur avons promis. Il en sera ainsi de toutes les identités de nos répondants que nous serons appelé à décliner le long de cette communication.

victime. Ce qui a surtout marqué notre attention, c'est le constat d'une certaine satisfaction que l'on pouvait lire sur certains visages de personnes qui approuvaient l'acte de violence, en recommandant au passage que c'était là ce qu'il fallait infliger aux « pédés. » Ils ne sont pas très nombreux, ceux qui ont essayé de voir à travers ce drame la perte d'une vie humaine, la perte d'un enfant pour les parents fût-il prétendument ou effectivement homosexuel. De manière plus approfondie, ils ne sont pas très nombreux, ceux qui se sont préoccupés du discrédit ainsi jeté sur toute la société camerounaise par un acte aussi barbare, où il ressort désormais que les étrangers ne sont plus en sécurité. Ils semblent potentiellement condamnés à mort. D'où la déduction qui peut être avancée, savoir que si ce drame ne s'était pas déroulé dans le cadre d'une école américaine au Cameroun, le jeune meurtrier aurait reçu les félicitations de l'opinion publique et peut être même aurait été relaxé, pour avoir eu la bravoure de « casser du pédé », perte mineure semble-t-il, ce d'autant plus qu'il s'agissait d'un étranger. Quand les étrangers au Cameroun ne sont pas condamnés à être égorgés, c'est la réclusion qui semble être l'autre possibilité de châtement à eux infligés, bien entendu s'ils sont étiquetés comme homosexuels ; or pour la pensée doxique l'homosexualité vient d'ailleurs, de chez les autres, elle vient de chez les Blancs. Thèse démentie par ne nombreux travaux contemporains (Murray et Roscoe, 1998 ; Gueboguo, 2006b etc.), mais les représentations sociales ancrées ont souvent la peau dure.

Toujours est-il que dans la ville de Douala, un Britannique, la cinquantaine, fut interpellé à son domicile et mis aux arrêts. Il a été dénoncé par ses voisins qui le soupçonnaient de pratiques homosexuelles sur des jeunes garçons, le dernier en date étant un individu de dix huit (18) ans. La presse locale rapportant ce fait n'y a vu que l'occasion de stigmatiser une fois de plus l'homosexualité, oubliant de préciser qu'il s'agissait bien de deux adultes consentants et qu'il n'y a pas eu d'actes de viol. A ce niveau on ne saurait parler de pédophilie pédéristique, car le partenaire du Britannique, âgé de dix huit ans ne peut être considéré comme mineur si l'on s'en tient à la charte du droit de l'enfant dont le Cameroun est signataire. En tout cas personne n'a pensé émettre l'hypothèse d'un « détournement de majeur », lorsqu'on sait qu'au Cameroun plusieurs individus, en raison de la crise économique, mais surtout de la crise des mœurs (ce qui nous semble être le problème de fond qui n'a rien avoir avec un comportement sexuel donné, mais tout avoir avec l'éducation et les valeurs de la vie que l'on inculque à l'individu au cours de sa socialisation), sont prêts à offrir librement leur corps pour parvenir à leur fin. Idem chez les hétérosexuels ; mais on a souvent pensé que la prostitution et l'homosexualité se côtoient nécessairement au coude à coude (Lever, 1985). Vision simpliste et stéréotypée de ce qu'est la réalité homosexuelle certes,

mais vision qui perdure quand même dans l'imagologie du sens commun au point de parfois la dépasser (Corrazé, 1994). Le 18 décembre enfin² dans la ville de Douala deux individus de sexe masculin, majeurs et de nationalité nigériane pour l'un (encore un étranger) et camerounaise pour l'autre, ont été surpris dans les toilettes publiques dans un marché (le marché dit « sandaga ») en pleine copulation. Inutile de préciser qu'ils furent copieusement molestés par la vindicte populaire et enfin conduits dans un commissariat de la place. Une fois de plus ce fut l'occasion pour certains médias et pour l'opinion publique de dévisser sur l'homosexualité pour surtout souligner ce qu'elle n'est pas. Personne ou alors très peu de gens ont essayé d'y voir en cela un appel à la détresse, dans un contexte où pour jouir de la liberté de vivre sa sexualité dans la différence les gens en sont réduits à la clandestinité quand ils ne veulent pas bricoler avec les normativités en s'exhibant avec un partenaire de l'autre sexe. A travers une lecture rapide de ces dérives sur l'homosexualité que l'on doit à la doxa, il ressort pour l'observateur qu'au Cameroun l'homosexuel est la personne à abattre afin que tout aille bien. C'est donc le bouc émissaire. L'enfer c'est les homosexuels, car si tout semble mal aller, c'est qu'une invasion homosexuelle dans la société en est la cause. La solution tout indiquée dans un tel contexte semble être : « casser du pédé. »

Discussion sur les origines sociologiques de l'homophobie en Afrique

Par homophobie, il faudrait entendre la peur ou le rejet de l'homosexualité. Elle revêt différentes formes, manifestations et significations selon les contextes sociaux. C'est ce qui lui confère sa dimension culturelle (Castaneda, 1999 : 147). Ainsi dans certains pays, l'homophobie s'appliquera plus aux hommes qu'aux lesbiennes, comme c'est le cas dans plusieurs pays d'Afrique Noire, notamment le Cameroun ; ou alors exclusivement aux hommes qui se laissent pénétrer analement, les pédiqués ou partenaires réceptifs, à l'exemple des pays d'Amérique latine (Mendès-Leité, 2003 ; Deschamps, 2003) ; ou enfin aux hommes qui sont efféminés ou qui s'habillent comme les femmes, fait que l'on note souvent en Afrique Noire et en Occident. Toutes ces attitudes nous semblent ressortir de la peur de l'étranger et de l'étrange chez le commun qui a été socialisé et a été modélisé dans une conception hétérodoxe du comportement sexuel : de l'homme vers la femme ; du pénis vers le vagin avec pour finalité la reproduction. Tout autre comportement sexuel s'inscrivant à l'encontre de ces prescriptions figées et fixistes s'inscrira, de fait, dans l'ordre de l'interdit, de la transgression associée à différents mythes forts, et qui seront à la base de la construction

² La liste des dérives est loin d'être exhaustive, nous avons seulement recensé celle qui nous sont apparus les plus pertinentes pour notre socio-analyse.

des tabous. Ainsi l'homosexualité, qui se présentera hâtivement dans les imaginaires suivant la logique de l'attraction de l'homme vers l'homme, de la femme vers la femme et dans les pratiques sexuelles exclusives, n'appelant aucune alternative, de type pénienale, orogénital, fist fucking, tribadie, sexe inter fémoral, va créer dans les esprits la peur d'une confusion des genres.

➤ **Homophobie dans la pensée doxique africaine et confusion des genres**

Les sociétés africaines pour la plupart ont ceci de particulier que les rôles dévolus aux genres sont différenciés et stéréotypés sans aucune possibilité, *a priori*, de les transgresser. L'individu au sein de la société apprendra à intégrer en lui, en fonction de son phénotype, les comportements et attitudes allant avec le genre apposé par son milieu d'appartenance (Greenglas, 1982). Ainsi pour la pensée doxique africaine, le problème ne sera pas l'homosexualité, mais la peur que suscite les représentations que l'on s'en fait. Ce qui semble alors être préoccupant, c'est le fait pour un homme d'être pénétré comme une femme et donc la possibilité qu'il y aurait à travers cette éventualité que l'homme soit déchu de sa position de dominant par rapport à la femme. Inversement, chez les femmes, ce n'est pas le lesbianisme qui pose problème, mais le fait qu'une femme puisse jouer le rôle d'un homme dans l'acte sexuel, devenant symboliquement et de fait un homme, chose à laquelle la société ne semble pas être préparée. En effet dans plusieurs sociétés africaines, la femme ne peut atteindre le statut de l'homme que si elle a fait preuve de sa fécondité, ayant atteint un âge assez avancé et étant à l'occasion veuve. Qu'une femme puisse devenir « homme » sans remplir ces conditions devient alors problématique et finit par perturber l'ordre des choses phallogocratiques institués.

Derrière les actions homophobes, se cache ainsi la peur que les genres soient inversés et que l'ordre mythique du monde, l'homme au-dessus de la femme, soit renversé. C'est pourquoi l'homosexuel sera labellisé et stigmatisé à partir de l'efféminement qu'on lui prêtera dans les imaginaires, label nécessairement méprisant et doté d'une violence symbolique forte conduisant l'individu à une « *auto-dépréciation, voire d'auto-dénigrement systématique* » (Bourdieu, 1998 : 41). On va alors assister à l'effervescence du tabou de la féminisation chez les hommes sacrilège du masculin, qui va se percevoir dans le rapport de domination « *du principe masculin (actif, masculin) sur le principe féminin (passif, pénétré)* » (Idem : 130). L'homosexualité en Afrique apporte la vision d'une possibilité de désacralisation de la suprématie d'un ordre phallique. C'est ce qui semble être à la genèse de l'homophobie et qui conduira certains agents sociaux à aller à la conquête du genre perdu.

➤ **L'homophobe à la quête du genre perdu**

Les actes de violences symboliques et physiques manifestés à travers les dénonciations des homosexuels, les privations de liberté ou les meurtres sur leur personne s'inscrivent aussi dans une logique de conquête du genre inversé chez certains individus. Ils iront donc à la conquête du genre perdu quolibets et insultes à la bouche pour tuer symboliquement ceux qui vont à l'encontre de la logique de domination phallogratique instituée ; ils y vont armes à la main tels les croisés du Moyen Age à la reconquête de Jérusalem. Ainsi, en dehors des cas où les individus ont été victimes de viols homosexuels et du fait que ceux-ci manifestent parfois une homophobie dans le but de reproduire les actes subis (Dorais, 1996 : 47), quand un homophobe viole une lesbienne c'est pour qu'elle connaisse « *le vrai sexe* ». Quand des jeunes garçons violent, harcèlent, battent ou tuent un homosexuel « *c'est souvent parce qu'ils aiment ça* » et parce qu'ils le méritent (Castenada, Ibidem : 167), mais surtout pour qu'il voie et sente ce qu'il en coûte de se rabaisser au niveau inférieur de la femme. Cette situation d'insécurité permanente est souvent mal vécue par les homosexuels qui trouvent en cela une injustice. Michael rapportera par exemple que :

« A Yaoundé alors que les gens s'embrassent partout dans la ville, on n'a pas le droit de s'embrasser dans la rue quand on n'est homo. Vous risquez de perdre votre vie. Vous serez publiquement soumis à la justice populaire, même en présence des policiers, et battu à mort par des gens qui ne veulent pas en entendre parler du tout. »

Thérèse, lesbienne de vingt et un (21) ans, rencontrée en octobre 2005, soulignera pour sa part que les homosexuels et les lesbiennes sont souvent taxés de « **personnes de pas normales. Les gens disent que les homosexuels c'est des rosicruciens ; des fous ; des malades ; des gens qui ne sont pas conscients de ce qu'ils font** », donc il faudrait par ricochet, à coups de fouets, d'insultes, d'arrestations arbitraires, d'assassinats ou de menaces les « dés rosicrucienner » ; les sortir de leur folie démente ; les guérir de leur maladie morbide. L'homophobie agit ainsi comme « *préservatif psychique de la virilité* » (Dorais, 1996 : 50) et un garant sûr de probité morale de l'hétérosexualité. L'homophobie va servir à caricaturer l'homosexualité pour la muer en simple parodie de la sexualité « naturelle » et « normale » (Castenada, Ibidem, 151-152). Elle sera l'exutoire par excellence pour canaliser tous les maux dont souffre une société en quête de repères et dont les individus ne sont pas, pour certains, sûrs de l'orientation hétérosexuelle dont ils s'en vantent pourtant, surtout quand ils sont face à un semblable-différent.

L'homophobie ambiante en Afrique, et au Cameroun de façon singulière, soulève fort à propos le problème du mauvais questionnement de ce qui ne va pas. En effet, sont-ce les comportements qui sont à l'origine du chaos social des sociétés africaines ou alors c'est une situation de mentalité qu'il faut amener les gens à changer ? Quand un individu se décide de faire de l'arnaque, d'abuser de son pouvoir et de ses titres ou alors de détourner les deniers publics, le fait-il sous l'influence de son orientation sexuelle ou tout simplement parce qu'ils n'a pas de conscience républicaine ? Il devient urgent de faire la différence entre ce que font les homosexuels dans leur diversité et ce que le commun pense qu'ils font. En outre il est important de préciser qu'il y a diverses manières de vivre son homosexualité, son hétérosexualité ou sa bisexualité. Cela peut paraître surprenant, mais une catégorie aussi minorée que la catégorie homosexuelle en Afrique a des comportements qui sont loin d'être uniformes. Même au sein d'un pays comme le Cameroun, les homosexuels de Douala avec lesquels nous avons souvent eu à travailler ne sont pas en tout point identiques à ceux de Yaoundé avec lesquels nous travaillons aussi souvent, car il y a le milieu de socialisation qui joue un rôle non négligeable dans la construction des identités sexuelles des individus. Les écarts de comportements que l'on peut observer ici et là, même dans les milieux homosexuels, ne sont pas imputables à l'orientation sexuelle des individus. En tout cas il y a lieu de préciser que même parmi les hétérosexuels de même écarts peuvent aussi et sont observés. Mais l'opinion dans de tels cas ne songe pas souvent à associer les incartades des hétérosexuels à leur orientation sexuelle. Si c'est une lapalissade que d'affirmer que tous les hétérosexuels ne sont pas des corrompus en Afrique, de même tous les homosexuels ne doivent pas leur situation sociale quant ils connaissent quelque ascension à leur orientation sexuelle. Il est vrai qu'il peut exister quelques exceptions, mais cela est aussi vrai pour les hétérosexuels. On ne saurait se laisser bernier par l'illusion que pour réussir en Afrique, pour être intelligent, pour avoir de bonnes affaires ou pour trouver du travail, il faut être homosexuel. Autrement dit, les Camerounais pour ne citer que ce cas là seraient près de seize (16) millions à être potentiellement homosexuels, puisque quand certains émergeront la pensée doxique associera cela à l'homosexualité. C'est pourquoi nous parlons de risques et de dérapages.

Impacts, dérapages et risques de l'homophobie en Afrique

➤ Une difficile construction de l'identité sexuelle chez l'individu

L'homophobie a une conséquence néfaste dans la construction de l'identité sexuelle de l'individu. il commence par intégrer en lui les stéréotypes sur l'homosexualité en vigueur dans son milieu :

« si la société locale considère que les homosexuels sont efféminés, les homosexuels adopteront des gestes et des manières efféminés (...) De la même façon, si la culture locale pense que les lesbiennes sont des femmes hautement raffinés et sensibles, nous trouverons des homosexuelles excessivement sophistiquées et féminines. Si l'on pense, au contraire, qu'elles sont des hommes ratés, alors les lesbiennes dans cette société tendront à présenter des conduites et attitudes masculines » (Castenada, Ibid., 169-170).

C'est dire que c'est la société qui par son attitude contribue à façonner un type particulier d'homosexuels, qui ne seront rien d'autres qu'une parodie d'un pan de la division dans le comportement hétérosexuel. Si l'on pense que les homosexuels violent les enfants, il y en a qui finiront par le faire. Mais le danger sera relevé surtout dans la confusion des genres et de tout ce qui pourrait ressortir des comportements exceptionnels. Cet état de choses rend difficile l'émergence chez l'individu d'une identité sexuelle construite et dont les actes seraient en harmonie avec les sentiments. En égorgeant dans la rue un efféminé on risquerait de détruire de malheureuses victimes d'un système qui après avoir forgé des individus aux comportements stéréotypés finira par décréter qu'ils sont homosexuels, donc bons pour la mort. Or, l'homosexualité n'a aucun lien possible avec une inversion des rôles. Autrement dit, l'homosexualité masculine n'est pas féminine, l'homosexualité féminine n'est pas masculine, tout au plus, les individus ayant cette orientation sexuelle tendent seulement à être un peu plus androgyne³ c'est-à-dire à manifester les caractéristiques des deux rôles (Greenglas, 1982 : 136).

³ « The term androgyny, derived from the Greek roots andro (meaning man) and gyn (meaning woman), refers to the possession of both masculine and feminine characteristics. An androgynous person has both masculine and feminine traits (...) The androgynous individual is said to possess the ideal personality. He or she is said to be adaptive, flexible, and effective in particular interpersonal contexts. The androgynous person should also have an advantage in the intellectual area : both women and men who are androgynous would possess intellectual strengths associated not only with their own role, but also with other gender roles. The organizing ability required to receive information and understanding rests on a balance between assertiveness and the ability to suspend aggressiveness. Androgynous women and men can show competence in behavioural spheres that are nurturant and emotionally expressive, as well as those characterized by assertiveness and independence. In other words, their competence is not limited to behaviours usually associated with their particular gender role. They are just as comfortable and competent engaging in activities associated with another gender role as they are doing same-gender ones » (Greenglas, Ibid., 30-31).

➤ **Vulnérabilité des homosexuels par rapport au VIH/Sida**

Les homosexuels sont des personnes vulnérables par rapport au VIH. Du fait de l'homophobie ambiante, elles sont obligés de jouer un double jeu en usant de la stratégie du camouflage (Mendès-Leité et al., 2000 ; Gueboguo, 2002). Cette situation pose aussi une préoccupation en termes de santé publique. L'homophobie est une dynamique en faveur de l'extension de l'épidémie du Sida en Afrique, car elle pousse les individus à avoir des comportements à risque élevés dans l'ombre à cause du cumul des cursus sexuels. Le cursus sexuel désigne l' :

« Ensemble des expériences sexuelles qu'une personne, homme ou femme, a déjà eues et celles qu'elle pourrait avoir aussi dans sa vie, et qui ont pu, ou pourront, lui faire contracter des maladies et/ou des virus sans qu'elle le sache forcément, et qu'elle peut transmettre à ses partenaires qui peuvent lui transmettre bien d'autres (...) Le cursus sexuel nous fait hériter du passé sexuel de l'autre, qui hérite aussi de notre passé sexuel en termes de risques pris » (Tchak, 2000 : 73).

Il s'agit donc d'une interaction sexuelle qui monopolise les habitus sexuels en termes de risques d'infections déjà pris par les partenaires, susceptibles ou étant sujettes à une exposition à de nouvelles infections. Or, notre expérience sur le terrain de l'homosexualité en action au Cameroun, nous a fait observer que les enquêtés se comportent davantage en bisexuels, plus qu'en homosexuels exclusifs, à cause des rigidités sociales.

Au Cameroun, comme dans de nombreux pays d'Afrique où l'homosexualité est stigmatisée elle a une dimension hautement bisexualisante. C'est la traduction chez les individus, entre autres,, d'une lutte âpre pour s'arrimer à la normativité et partant, à la normalité ou ce qui semble en tenir lieu dans le milieu social. Thérèse, bien que s'identifiant comme lesbienne, a un partenaire de l'autre sexe dont elle se sert comme d'une couverture. Au cours d'une enquête menée à Yaoundé et à Douala (2000-2002) nous avons constaté que parmi les quatre vingt et un (81) répondants qui ont accepté de se soumettre à l'enquête par questionnaire, quarante sept (47), soit 58% de l'effectif total de l'échantillon, se sont reconnus comme homosexuels exclusifs. Parmi eux, il y avait vingt (20), soit 28,6% qui avaient un partenaire de l'autre sexe, et vingt et trois (23) de l'échantillon total de l'effectif se reconnaissant comme bisexuels, soit 32,29%. Une réalité similaire a été observée au Sénégal, au cours d'une enquête auprès de quatre cent soixante trois (463) homosexuels masculins pour montrer l'incidence de l'évolution de l'épidémie à VIH/Sida et des IST. Les résultats ont révélé, entre autres, que 94,1% des répondants affirmaient avoir aussi des relations sexuelles

avec les partenaires de sexe féminin (Wade et al., 2005). Cet état de choses majeure l'exposition au risque de contamination des individus vivant dans ce perpétuel défi d'accès à la normalité en bricolant un peu avec la normativité. Les risques eux-mêmes sont de trois principaux ordres : les risques par confiance, par imprudence et par ignorance.

Dans les risques par confiance il existe une situation telle que dans les relations établies entre les personnes, quelle que soit l'orientation sexuelle, la durée de la relation les pousse à supprimer toute protection au nom de la confiance. S'il s'agit d'un individu qui est amené à avoir un comportement bisexuel conjoncturel, c'est-à-dire pour faire écran à son vécu sexuel réel en raison de l'homophobie grimpante -comme c'est le cas en Afrique-, il s'en suit qu'avec le partenaire de même sexe et avec celui de l'autre sexe, la même notion de confiance peut finir par s'installer. Or, personne ne peut répondre de l'autre en son absence, d'où la possibilité d'un cumul des cursus sexuels, si l'un des partenaires a une relation accidentelle avec un autre partenaire infecté, relation sexuelle va s'en dire, non protégée. Ainsi, Francis, vingt et un (21) ans, au cours d'un entretien à Douala (décembre 2005), disait ne plus prendre des précautions avec son partenaire lors des rapports sexuels : **« ça va bientôt faire deux ans que nous sommes ensemble. Lui, a une petite amie pour tromper son monde. Il m'as promis qu'avec elle, il utiliserait systématiquement un préservatif »** explique-t-il. Pour ce qui est de l'étude sénégalaise, 18% des répondants ont dit avoir eu au moins un rapport sexuel non protégé avec un partenaire femme, un mois avant l'enquête. Tandis que, 24% rapportaient au moins un rapport sexuel anal insertif non protégé avec un partenaire masculin, et, 20% rapportaient au moins un rapport anal réceptif non protégé, un mois avant l'enquête (Wade et al., Ibidem). En raison de cela, on peut voir en quoi la notion de cursus sexuel qui se situe dans une relation, fait de chaque individu l'héritier des risques d'infections sexuels et des problèmes de santé sexuelle de l'autre et, partant, même de toute la société (Idem : 76). C'est dire qu' *« un seul cursus sexuel peut bouleverser le destin de toute une communauté »* (Id : 75), c'est-à-dire qu'il suffit qu'un individu prenne le risque une seule fois de s'exposer au VIH, pour qu'il entraîne avec lui tout son réseau d'échanges sexuels. C'est souligner par ricochet que la consommation du sexe n'est pas un acte strictement individuel. Elle fait toujours appel à l'autre ou aux autres, intégrés *de facto* dans le réseau des échanges sexuels, comme partenaires. Ce réseau social n'est rien d'autre que l'ensemble des structures des relations sexuelles des individus, qui entraînent une interaction dans les cursus sexuels de chacun et où, enfin de compte, les individus finissent par s'intégrer et évoluer. Il s'agit donc d'une construction de la part des individus, qui capitalise les avoirs et lègue en retour les avoirs passés à travers les maillons de tout le réseau, entraînant une croisée dans

divers sens d'une multitude de cursus sexuels, ce qui implique « *logiquement la croisée de toutes les maladies qui transitent par le sexe* » (Id : 80) . C'est pourquoi,

« *Appliqués à la sexualité humaine, les réseaux d'échanges sexuels décrivent les structures relationnelles qui ont une influence normative sur les conduites sexuelles des individus, et définissent le cadre des rencontres et la sélection des partenaires sexuels* » (Bélec, 2001 : 71).

L'influence de la norme n'a d'autre sens que celle de la norme officielle en vigueur dans le réseau d'échanges sexuels, et est orientée en fonction des desiderata de l'acteur qui est en position de domination symbolique et qui, par conséquent, devient le leader du réseau. Si un tel leader opte pour un risque de confiance en proscrivant à ses partenaires l'utilisation des préservatifs par exemple, ceux-ci sont contraints de subir cette influence qui *de facto* modifiera les conduites sexuelles de tous. La proscription du préservatif sera alors érigée en norme dans la structure relationnelle du réseau d'échanges sexuels, à cause de la confiance désormais instaurée.

Les deuxièmes risques sont dits risques par imprudence. Plusieurs individus, surtout parmi les jeunes, se disent que la première fois ils peuvent éviter des déconvenues et s'exposent par le même fait à d'éventuelles infections. Pour ce qui est des rapports de type homosexuel, la difficulté de faire des rencontres dans les marchés (homo) sexuels africains amène certains individus à multiplier les risques par imprudence, c'est ce qui peut aussi expliquer la position de Joseph, trente un (31) ans, rencontré à Yaoundé (2002), qui nous signalait dans un entretien que « **quand on n'est en guerre sans munitions, on fait avec les moyens du bord** », car pour lui, avoir des relations (homo)sexuels avec le premier venu, sans insister sur la protection systématique permet de parer à l'urgence. Ainsi, une fois le premier venu durement repéré et acquis, plusieurs individus optent pour un risque par imprudence dans la relation (homo)sexuelle, plutôt que d'insister pour une relation sexuelle protégée, de peur de voir l'autre se désister et disparaître. Les autres facteurs de risque par imprudence sont aussi parfois liés à l'apparence des individus qui convainc certaines personnes qu'en fonction de celle-ci, il est aisé de distinguer un individu séronégatif d'un individu séropositif au VIH. Cependant, c'est sans compter avec le fait que les cursus sexuels des individus ne sont pas des tampons facilement repérables.

Les derniers et troisièmes risques sont les risques par ignorance. Plusieurs individus en Afrique sont convaincus qu'une relation pénioanale non protégée ou une relation pénibuccale les préservent d'une infection au VIH et évitent systématiquement en dehors du partenaire officiel, toute relation sexuelle de type pénivaginale.

➤ **Homophobie et confusion avec l'homosexualité onirique**

Les homosexuels au Cameroun sont taxés de sorciers (Abéga, 1995) et comme le soulignait aussi Thérèse, de rosicruciens. Ainsi,

« L'homosexualité dans une société comme celle de Yaoundé renvoie au double, au monde de la sorcellerie. L'homosexuel, dans le monde invisible de la sorcellerie, possède un double qui a un sexe différent de celui du corps visible. Il est donc femme dans une dimension, et homme dans l'autre. Voilà pourquoi il manifeste un attrait pour un sexe qui est identique au sien dans le monde visible. Cela ne peut se comprendre que si l'on admet qu'en cas de rapport sexuel, les doubles auront un rapport hétérosexuel. L'homosexualité est ainsi rationalisée comme une hétérosexualité des doubles » (Abéga, 2002).

Cet état de choses a souvent conduit à des violences excessives sur des personnes que l'on soupçonne d'homosexualité, donc que l'on considère comme des sorciers. Abéga (Ibidem) a par exemple mentionné les faits rapportés par un journal local au Cameroun *« d'une femme âgée qui s'était endormie au milieu d'autres femmes au cours d'une veillée funèbre. Sa robe s'étant plus ou moins retroussée, ses voisines virent surgir, à leur grand effroi, un organe masculin. Inutile d'ajouter qu'elle fut molestée. »* On peut également expliquer la situation des jeunes interpellés au marché Sandaga à Douala, par cette confusion que l'on fait entre homosexualité et sorcellerie. Or, le sorcier pour le commun est la personne à abattre, il est celui-là qui trouble le bon déroulement de la société par ses pratiques contre-nature, donc l'homosexuel tel un sorcier, dérange et doit être tué. Cette même vision des choses est observée dans la pensée doxique quand on associe les pratiques homosexuelles supposées d'une certaine haute classe socio-économique du pays aux pratiques ésotériques. On y voit des actions pour « voler les chances » des plus jeunes et de se maintenir dans les instances du pouvoir, donc de la domination. Bref, ces pratiques associées à l'homosexualité dans les imaginaires collectifs sont vues comme des capitalisations énergétiques que les pédicons de la haute société soutirent chez les pédiqués.

De telles dérives confusionnelles ne peuvent exister que parce que les gens gardent de l'homosexualité uniquement des stéréotypes, des prénotions. L'homosexualité n'a rien à voir avec quelque pratique de sorcellerie. L'interpréter comme telle nous semble, une fois de plus, être la manifestation d'une logique explicative sur la base de la peur de ce que l'entendement social ne peut pas saisir, ne veut pas saisir. Ainsi quand on ne comprend pas une situation sociale donnée, mais que l'on veut à tout prix l'expliquer, l'être humain trouvera toujours le moyen de se modéliser un bouc émissaire en réponse à ses préoccupations. L'homosexualité en Afrique est donc le bouc émissaire qui est appelé à porter tous les maux sociaux, tout ce

que l'on ne comprend pas, tout ce dont on n'a pas envie d'entendre, parce qu'on a peur qu'au final, l'on puisse découvrir qu'on est aussi comme ça, c'est-à-dire homosexuel.

Conclusion : Et si l'homosexualité m'était contée !

Il existe des dérives et des dérapages dans la pensée doxique africaine parce qu'on ne saisit pas l'essence, nous semble-t-il, de ce que sont les sexualités. Par sexualités, il faut entendre les orientations que l'on peut observer chez les individus. L'orientation sexuelle sera définie en fonction de l'attrait érotique que l'individu ressent envers des personnes de l'un ou de l'autre sexe ou des deux sexes à la fois. **L'orientation homosexuelle** désignera l'attrait dirigé vers les personnes du même sexe. Elle est hétérosexuelle quand cet attrait est orienté vers les personnes de l'autre sexe. Lorsque l'attrait est tourné vers les personnes des deux sexes, l'orientation est dite bisexuelle. Il existe des personnes qui n'éprouvent pas ou très peu d'attrait sexuel, elles seront dites asexuelles. Dans l'orientation sexuelle **les préférences sexuelles** auront pour rôle de la caractériser et de la préciser, selon les caractéristiques physiques, psychologiques ou relationnelles de ces derniers (taille, poids, couleur de la peau, personnalité ou pratiques sexuelles préférées etc.), ces caractéristiques vont permettre la sélection et la complémentarité entre les partenaires (DORAIS, 1993 : 28). Toutefois, il existe des cas où les individus ont pour objet d'amour les personnes qui ne sont pas en conformité avec leur orientation sexuelle réelle : on parle d'orientation affective. **L'orientation est homoaffective** lorsqu'un individu de sexe masculin par exemple désire uniquement des individus de sexe féminin, mais ne partagera son affectivité et son intimité qu'avec des hommes (DORAIS, 1994 : 137). *A contrario*, **l'orientation sera hétéroaffective** si un homme désire, sexuellement, uniquement des hommes (orientation homosexuelle posée ou réelle) mais ne partage son affectivité et son intimité qu'avec des femmes (orientation hétérosexuelle supposée ou virtuelle).

L'orientation sexuelle est souvent confondue à tort à l'identité sexuelle. Celle-ci se définit à partir de la reconnaissance chez l'individu lui-même, aidé en cela par son entourage à travers la socialisation, du fait qu'il est détenteur d'attributs phénotypiques (les caractéristiques sexuelles externes) psychologiques et symboliques relevant du genre (mâle ou femelle). En d'autres termes, l'identité sexuelle est « *le sentiment d'appartenir au sexe masculin ou féminin* » (DORAIS, 1994 :136). L'individu au sein de la société apprendra à intégrer en lui, en fonction de ses caractéristiques sexuelles externes, les comportements et attitudes qui iront avec son genre (GREENGLAS,1982). S'il s'éloigne des comportements ainsi stéréotypés de la masculinité et / ou de la féminité, on parle de **non-conformité de**

genre. Ainsi, **les rôles socio-sexuels** découleront des stéréotypes culturels et des prescriptions ou des proscrits, des attentes sociales de ce qui ressort du masculin, comme l'expression de la virilité (RAUCH, 2000) ou du féminin, comme la délicatesse, sensibilité émotive par exemple. Toutefois il est utile de préciser que :

« Ce rôle sociosexuel joué par l'individu est souvent confondu, à tort, avec l'orientation ou l'identité sexuelle, alors qu'il dépend grandement des pressions du milieu dans lequel se définissent et s'insèrent les comportements masculins ou féminins, hétérosexuels ou homosexuels » (DORAIS, Ibid., 137).

En fonction des situations dans lesquelles l'individu joue, il aura une identité socio-sexuelle virtuelle et une identité socio-sexuelle réelle. **L'identité sociale virtuelle** sera la caractéristique en puissance de l'individu *« tel qu'il doit apparaître s'il correspond effectivement à la catégorie dans laquelle on l'a placé »* (JAVEAU, 2003 : 82) ; tandis que **l'identité sociale réelle** va renvoyer à la catégorie à laquelle l'individu appartient vraiment, dans son intimité ou dans son vécu profond, et aux attributs qu'il possède effectivement (Idem) pour pouvoir faire valoir cette identité soit en s'opposant au milieu ou en composant avec lui. En somme **l'identité socio-sexuelle virtuelle** va caractériser chez un individu ses attitudes sexuelles qui sont effectivement en osmose avec son identité de genre, que ces attitudes soient en harmonies avec ses sentiments intimes ou non. **L'identité socio-sexuelle réelle** va traduire la volonté chez l'individu de produire des actes liés à la sexualité en conformité avec ses désirs et ses sentiments personnels, faisant de lui un sujet parce qu'il aura décidé de se prendre en charge dans un monde où on veut qu'il se contente d'être la copie conforme des stéréotypes associés au genre.

Tout ce qui vient d'être dit est nécessaire pour pouvoir poser les jalons définitionnels de ce que l'on peut entendre par homosexualité, produit sociohistorique, dont nous convenons avec Dorais (1994 : 137), qui demande toujours à être expliqué. Le fait d'être homosexuel ne permet pas de postuler pour l'hypothèse d'un trouble psychique, l'OMS en 1991 à la suite de l'American Psychiatric Association (en 1973) a rayé l'homosexualité de la liste des maladies mentales (Greenglas, 1982 : 137 ; Lhomond, 1997 : note 9 ; Dorais, 1993 : 31 ; Mimche et Gueboguo, 2005) ; encore moins pour celui d'un acte de sorcellerie ou alors de quelque acte répréhensible d'incivisme républicain. Tous ces actes peuvent aussi ressortir chez des personnes ayant une orientation sexuelle autre. En réalité ce qu'il faut dire, c'est que nos actes ne découlent pas de nos comportements sexuels, mieux *« aucun acte n'est en lui-même « sexuel »* (Dorais, 1994 : 117). Nous sommes donc d'avis que *« gay people, like heterosexuals, have the right to live with dignity, particularly in a pluralistic society »*

(Greenglas, Ibid., 140) ; ajouter au fait qu'au Cameroun et en Afrique en général, il deviendra de plus en plus malaisé de méconnaître un vécu qui concerne un homme sur quatre et une femme sur six. Terminons cette réflexion par cette citation de Dorais qui résume fort bien nos convictions (1993 : 32) :

« Apprendre de la différence est le défi des sociétés pluralistes modernes (ou en devenir). Pour ce faire, il importe de reconnaître et d'écouter ces différences, et surtout de percevoir bien la diversité, qu'elle soit sexuelle, ethnique, sociale ou autre, nous augmente plutôt que nous menace...Bien que l'homosexualité ne soit plus considérée par la médecine comme maladie à combattre, il reste beaucoup à faire pour développer une compréhension accrue de ses manifestations. »

Bibliographie

- ABEGA, S. C. (sous la dir de). 1995. Apprentissage et vécu de la sexualité chez les jeunes Camerounais de 15 à 30 ans. OMS/ Université de Yaoundé I, 2è rapport.
- ABEGA, S. C. 2002. « Le sexe invisible. » In Psy Cause, No 28-29, pp 35-47 (http://perso.wanadoo.fr/psycause/028_029/028_029_le_sexe_invisible.htm)
- BELEC, L. 2001. La Transmission sexuelle du Sida. Paris : PUF, coll. « Que sais je ? » 2è édition.
- BERTAUX, D. 1997. Les Récits de vie. Paris : Nathan, coll. « 128. »
- BOURDIEU, P. 1980. Le Sens pratique. Paris : Minuit, coll. « Le sens commun. »
- BOURDIEU, P. 1987. Choses dites. Paris : Minuit, coll. « Le sens commun. »
- BOURDIEU, P. 1998. La Domination masculine. Paris : Le Seuil, coll. « Liber .»
- CASTANEDA, M. 1999. Comprendre l'homosexualité. Paris : Robert Laffont.
- CORRAZE, J. 1994. L'Homosexualité. Paris : PUF, coll. « Que sais je ? », 44è édition.
- CROOKS, R., et BAUR, K. 2003. Psychologie de la sexualité. Mont-Royal : Modulo Editeur.
- DESCHAMPS, C. 2003. « Les bisexuels des deux sexes et leurs partenaires dans les recherches en sciences sociales. » In, Broqua, C., Lert, F., Souteyrand, Y. (eds) Homosexualités au temps du sida. Tensions sociales et identitaires. Paris : ANRS, coll. « Sciences Sociales et Sida », pp 131-145.
- DORAIS, M. 1993. « L'homosexualité, revue et non corrigée. » In : Le médecin du Québec, vol 28, No 09, pp 27-34.

- DORAIS, M. 1994. « La recherche des causes de l'homosexualité : une science-fiction ? »
In : Welzer-Lang, D., Dutey, P., Dorais, M. (eds). La Peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie. Montréal : VLB Editeur.
- DORAIS, M. 1996. « La dissonance identitaire chez les garçons ayant été victimes d'agressions sexuelles durant l'enfance ou l'adolescence. » In : Revue Sexologique, vol 4, No 01, pp 29-53.
- GREENGLAS, E. 1982. A World of Difference. Gender Roles in Perspectives. Toronto : John Wiley and Sons Publishers.
- GUEBOGUO, C. 2002. « Suicide et homosexualité en Afrique. Le cas du Cameroun. »
(www.semgai.free.fr)
- GUEBOGUO, C. (avec Mimche, H.) 2005. « La problématique de l'homosexualité en Afrique : l'expérience Camerounaise. »
(http://semgai.free.fr/doc_et_pdf/MIMCHEGueboguo.pdf)
- GUEBOGUO, C. 2005. « Communications préventives du VIH/Sida et Homosexualité(s) en Afrique. » Mémoire de DEA en Sociologie, Université de Yaoundé I, Sous la direction du Pr Lazare Kaptué et la codirection de Dr Paulette Béat-Songué.
- GUEBOGUO, C. 2006a (à paraître) La Question homosexuelle en Afrique. Socio-analyse d'une réalité sexuelle croissante au Cameroun. Paris : l'Harmattan, coll. « Etudes Africaines. »
- GUEBOGUO, C. 2006b. « L'homosexualité en Afrique. Variations et sens d'hier à nos jours. » Socio-Logos, revue électronique de l'Association Française de Sociologie.
- JAVEAU, C., 2003. Sociologie de la vie quotidienne. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? »
- KINSEY, A., et al., 1948. Le Comportement sexuel de l'homme (trad.). Paris : édition du Pavois.
- LEVER, M. 1985. Les Bûchers de sodome. Paris : Fayard.
- LHOMOND, B. 1997. « Le sens de la mesure. Le nombre d'homosexuel/ le dans les enquêtes sur les comportements sexuels et le statut de groupe minoritaire. » In : Sociologie et Société, vol XXIX, No 01, pp 61-69.
- MENDES-LEITE, R. 2000. Le Sens de l'altérité. Paris : l'Harmattan, coll. « Sexualité Humaine. »
- MENDES-LEITE, R et al., 2000. Chroniques socio-anthropologiques au temps du sida. Trois essais sur les (homo)sexualités masculines. Paris : l'Harmattan.
- MURRAY, S., ROSCOE, W. (eds). 1998. Boy-Wives and Female Husbands. Studies of African Homosexualities. New York : St Martin's Press.

- POLLAK, M. 1982. « L'homosexualité masculine ou le bonheur dans le ghetto ? » In : Ariès, Ph., Béjin, A. (eds). *Sexualités Occidentales*. Paris : Le Seuil.
- RAUCH, A. 2000. *Le Premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*. Paris : Hachette, coll. »Histoire. »
- TCHAK, S. 2000. L'Afrique à l'épreuve du Sida. Paris : l'Harmattan, coll. « Etudes Africaines. »
- WADE et al. 2005. « HIV infection and sexually transmitted infections among men who have sex with men in Senegal. » In, *AIDS*, No 19 (18), pp 2133-2140.